

mort chargé spécialement d'étrangler les vieillards.

» Mes forces sont à bout... mes yeux voient double, ma main tremble... Je n'ose vous dire adieu. Je vous dis au revoir; seulement, ça ne dépend plus que de vous. »

Marc Fournier, à toute extrémité, disait sans cesse : « Nous nous obstinons à vivre et c'est bien bête, puisque la mort est du voyage. »

Il s'est « obstiné » longtemps.

C'est à Saint-Mandé qu'il mourut, chez madame Brière de Boismont, après un séjour de trois années.

Son dernier mot fut celui-ci : « Dieu ! pourquoi pas ? »

X

TH. BARRIÈRE, LAMBERT THIBOUST
ET L'ESCADRON VOLANT DES HONNÊTES DAMES

I

On sait que Théodore Barrière était un homme de beaucoup d'esprit; Lambert Thiboust n'en avait guère moins. Quelque peu enivrés de leurs triomphes pendant toute une période, la meilleure du second Empire, ils vivaient à plein cœur, fourrageant par-ci, fourrageant par-là, à travers les comédiennes et les courtisanes, ne sachant pas toujours le

matin avec qui ils avaient soupé la veille. Comme on racontait leurs manières de vivre devant Anna Deslions, cette demoiselle de haut style parmi les chercheuses d'aventures dit à ses quatre amoureux — car elle n'en avait jamais moins, — qu'elle voulait souper à son tour avec Théodore Barrière et Lambert Thiboust, pour bien savoir ce que c'était que l'esprit.

— Jusque-là, disait-elle, j'ai vécu avec des gentilshommes qui ne daignent pas jouer aux cliquetis des mots avec moi. Je sais bien que je suis bête, mais c'est peut-être parce que je respire dans une atmosphère de pure bêtise.

Anna parlait comme une ingrante, car elle soupait souvent avec le prince Napoléon et ses amis. Et on sait que l'on avait beaucoup d'esprit dans ce monde-là. Mais en dehors des soupers chez Esther Guimont, le prince se rappelait trop qu'il était le prince Napoléon, ce qui cassait quelquefois les ailes de l'esprit. On fit donc souper la Deslions avec

Barrière et Thiboust ; le premier, qui savait pourquoi on les invitait, dit au second :

— Si nous avons vraiment de l'esprit, cachons-le bien, soyons graves comme des diplomates, prenons un air malin, mais soyons silencieux.

Et ce qui fut dit fut fait.

— C'est donc ça des gens d'esprit ? s'écria au dessert la Barrucci, qui était de la fête.

— Oui, c'est ça, dit Barrière. Et vous, mesdames, quand on vous invite à souper, est-ce que vous vous croyez obligées de mettre sur la nappe toutes vos beautés, par exemple, ces seins magnifiques, que vos robes cachent trop, ces bras merveilleux que cache encore un ruban trop discret ?

Et Barrière continua la description.

— Enfin, dit-il en terminant, tout ce qui est la proie de vos amoureux, vous gardez ça pour la chambre à coucher. Quant à nous, nous gardons notre esprit pour ce monstre affamé qui s'appelle le Théâtre.

Anna ne savait que répliquer, trouvant que l'auteur des *Filles de marbre* et des *Faux bonshommes* parlait comme Salomon. Elle finit par jeter quelques mots.

— Je vais bien vous attraper, messieurs; je vais dire à mon prince que je veux voir en son château de Meudon une comédie qui sera faite pour moi, car vous ne refuserez pas ça à un prince charmant.

— Et ce sera bien joli, dit la Barrucci, puisque la pièce sera inspirée par Anna.

A ce moment on était au dessert, Lambert Thiboust jugea que le silence railleur de son ami avait déjà trop duré. Et le voilà parti avec toute sa verve, jetant des mots par-ci, des mots par-là, éblouissant tout le monde, jusqu'à lui-même. Barrière, brochant sur le tout, alluma son feu d'artifice. Murger et moi nous risquâmes nos chandelles romaines, si bien que la belle Anna Deslions, tout émerveillée, nous embrassa tous pour mieux exprimer son contentement. Il paraît qu'elle réembrassa Lam-

bert Thiboust, lequel d'ailleurs l'avait brûlée de ses œillades. Barrière aimait mieux les courtisanes que les comédiennes, disant que celles-ci avaient toujours l'air, dans les moments les plus pathétiques, de répéter leur rôle. Il disait, en outre, que les comédiennes ont chacune un jeu trop connu, tandis que les courtisanes ont des coups de théâtre imprévus. Je parle de celles qui méritent le surnom de Phryné, de Laïs, et autres coquines de l'antiquité.

Je ne vous ferai pas assister aux coups de théâtre imprévus dans la chambre à coucher de la belle Anna, car vous avez déjà deviné que le souper finit dans une effusion que tout Paris connut bientôt. Son amour, pendant quelques mois, fut pour Lambert Thiboust.

L'auteur dramatique dut jouer la comédie d'aventures. Si l'oreiller était doux, il n'y dormait guère en belle quiétude; non seulement Anna était romanesque, mais elle avait une fille de chambre désordonnée qui ne mar-

quait pas bien les heures où cette « promise » devait s'appartenir. De là des quiproquos sans nombre. Elle disait à Lambert Thiboust : « N'oublie pas de venir à minuit » ; mais la fille de chambre avait disposé de cette heure-là pour un prince héritier. Un autre soir, il l'attendait dans l'avant-scène du Vaudeville, tandis que la belle allait à l'Opéra avec un grand-duc de Russie.

Il arrivait que la Barrucci ou Juliette la Belle se partageaient les seigneurs, mais la Deslions était toujours l'idole ; d'ailleurs, c'était la figure des déesses olympiennes, tandis que ses amies n'avaient que la demi-beauté.

Et il fallait voir comme elle se moquait de ses amoureux, quoi qu'elle ne fût pas née railleuse. Elle avait l'art et l'énergie de la domination ; quand elle disait « je veux », on s'inclinait. Barrière disait à Lambert Thiboust :

— Oh ! si j'étais à ta place, comme j'aurais du plaisir à la rouer de coups.

Au temps même où Thiboust régnait plus ou moins, je me rappelle une petite scène au cabaret du Moulin-Rouge qui m'a bien prouvé la suprématie de cette courtisane trop célèbre.

Je vais prendre la plume de la reine de Navarre pour écrire ici quelques aventures galantes de ces dames qui jetaient leur vie aux quatre vents.

II

Un soir nous dînions nous deux Henry Murger dans le jardin du Moulin-Rouge, tout près d'Antonio Espeleta et de Caderousse. Dans cette atmosphère endiablée, nous ne devions pas du dictionnaire des rimes, non plus que du dictionnaire de l'Académie. Une fenêtre s'ouvre au premier étage du Moulin-Rouge ; nous voyons apparaître Anna Deslions

et Juliette la Belle, qui nous font signe de monter. Nous étions à moitié du diner, on venait de nous servir un perdreau, mais nous ne fîmes pas de façon pour aller où on nous appelait.

— Elles vont se moquer de nous, dit Murger.

Il recommanda au garçon de veiller sur le perdreau. Ces dames nous attendaient la porte ouverte. On s'embrasse. Murger n'avait été à pareille fête que dans sa Bohême, mais il n'avait jamais embrassé une si belle fille qu'Anna Deslions.

— Vous allez diner avec nous ?

Cette prière était un ordre.

— Je n'y comprends rien, dis-je ; comment êtes-vous seules ?

— Nous avons voulu diner seules parce que les hommes nous embêtent.

— Nous ne sommes donc pas des hommes, nous ?

— Vous êtes des poètes.

Murger était aux anges. Pour moi, j'en redescendais pour y avoir été trop souvent. On se met à table ; Juliette ordonne au garçon de ne laisser entrer qui que ce soit, pas même les princes. En même temps, elle demande une bouteille de tous les vins rarissimes de la maison. On cherche sur la carte. Le sommelier arrive et déclare qu'il y a six vins introuvables ailleurs.

— Eh bien, que ces six bouteilles arrivent sur la table avec beaucoup de petits verres mousseline.

Nous ne comprenions pas. Tout alléché que fût Murger par cette promesse de vins généreux, il n'avait pas perdu de vue son perdreau. Il dit au garçon :

— Qu'on nous apporte le magnifique perdreau doré sur tranches, servi pour nous dans le jardin.

— Rassurez-vous, on vous en servira quatre ici, dit une de ces dames.

Le diner commença. Tout est bien qui

finira bien ; mais il y eut du bruit. Après la soupe, — nous avons banni l'affreux mot « potage » de tous nos dîners, — on versa un Château-Yquem irréprochable ; mais ce qui ne nous parut pas tout à fait irréprochable, ce fut la manière de boire d'Anna et de Juliette.

Dans un des petits verres mousseline, les deux amies burent en même temps ; belles lèvres rouges, on eût dit des fraises et des framboises.

— Mais, remarqua Murger, émerveillé du spectacle, est-ce donc pour vous voir boire dans le même verre que vous nous avez appelés ?

Il avoua que c'était charmant : un joli spectacle, ces belles créatures se becquetant comme des oiseaux dans des vins inappréciables.

N'allez pas croire qu'il y eût là de la scélératesse amoureuse : c'était le jeu de la bouche et de la griserie, rien de plus. Ah ! si Andréa, leur amie, se fût trouvée là ; mais Juliette, comme Anna Deslions, se contentaient des

gamineries poétiques. Elles nous firent la grâce de nous verser du vin dans leur verre. Le tableau de ces jolies buveuses n'éveilla pas en nous d'autres voluptés, tant leur manière de boire était charmante, j'ai failli dire chaste.

La griserie les prit peu à peu ; mais, tout à coup, voilà qu'un lord célèbre et un prince russe moins célèbre ouvrirent la porte sans dire gare.

Rien ne peut vous donner l'idée de la colère soudaine qui alluma les yeux de ces dames. Vénus était métamorphosée en Junon. Ces deux messieurs avaient pourtant, à ce qu'il paraît, le droit d'entrer, puisque c'était eux qui payaient le dîner et les vins, et les robes, et tout le train du diable. C'était aussi eux qui payaient les voitures. On entendait piaffer les chevaux, car Anna et Juliette devaient aller du Moulin-Rouge à l'Opéra ; mais, disons-le tout haut à la gloire de ces dames, elles ne se soumettaient pas devant l'argent ;

aussi Anna se précipita à la porte et s'adressant au premier seigneur qui voulait entrer, elle dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Je vous défends de faire un pas de plus ; nous sommes ici chez nous, nous avons offert à dîner à deux de nos amis, et nous n'avons que faire de votre présence. »

Les deux seigneurs, qui n'étaient pas habitués à de telles rebuffades, voulurent passer le seuil ; l'un parla anglais, l'autre parla russe. Je jugeai que je devais prendre parti.

— Messieurs, dis-je d'un air bien décidé à tout, je crois qu'il y a ici violation de domicile. Nous sommes invités à dîner, nous dînerons seuls avec ces dames ; nous ne nous en irions même pas par la force des baionnettes.

J'avais dit ce dernier mot en riant à moitié, mais sans vouloir perdre de terrain.

— Eh bien, messieurs, dit l'un des deux orateurs, nous n'avons plus qu'à constituer des témoins.

— Des témoins ! s'écria Anna en éclatant de rire à la face de l'Anglais ; tu sais bien que tu ne connais pas les épées, ô boxeur !

L'Anglais et le Russe tenaient bon.

— Eh bien ! dit Juliette, je vais arranger les choses ; je vous déclare, messieurs mes amis, que si vous vous avisez d'éterniser cette affaire, je vous ferme ma porte à tout jamais, et je suis sûre que mon amie en fera autant.

Tel était l'empire de ces deux femmes sur leurs suivants que les deux trouble-fêtes s'évanouirent comme un seul homme ; l'idée de ne plus être pour rien dans la vie des deux célèbres courtisanes les mit au pas, c'est-à-dire qu'ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

J'ai cité cette historiette pour bien montrer le caractère altier de ces deux horizontales, qui se redressaient plus haut que leur vertu et qui n'obéissaient qu'à elles-mêmes.

Nous pensions, nous deux Murger, qu'il y aurait deux duels le lendemain ; mais tout

furieux que fussent ces messieurs, ils se tinrent cois, dans la peur de déplaire à ces dames.

III

Je reviens à l'histoire d'Anna Deslions et de Lambert Thiboust.

Théodore Barrière était content de voir le bonheur de son ami. Il lui dit un jour :

— Si tu veux encore faire une pièce avec moi, passe-moi ta contre-marque.

— Quelle contre-marque ?

— Tu sais bien, donne-moi ton billet un jour où tu auras autre chose à faire ; voilà que je raffole de cette Anna Deslions ; si tu n'étais pas trente-six fois trompé, je ne voudrais pas chasser sur tes terres ; mais, dans l'état des choses, je veux me risquer.

— Comme tu y vas ; je ne dispose pas de la

vertu d'Anna. Enlève-la-moi si tu peux, mais je n'y prêterai pas la main.

— Alors, tu n'es pas mon ami, brisons là. Va-t'en te faire jouer tout seul.

Théodore Barrière était un paresseux, dont les passions marchaient plus vite que la volonté. Il n'aimait pas à faire le siège d'une femme, il fallait que ce fût la femme elle-même qui baissât les ponts-levis. Thiboust était plus brave à l'attaque. On sait que Thiboust mourut des suites d'une fluxion de poitrine. Ce qu'on ne sait pas, c'est l'origine de cette fluxion de poitrine. Rassurez-vous, je vais vous conter l'histoire sans y appeler les quatre médecins légendaires. Tant pis, si je conte mal.

IV

Théodore Barrière avait la prétention d'être un des sept Sages de la Grèce. Son collabora-